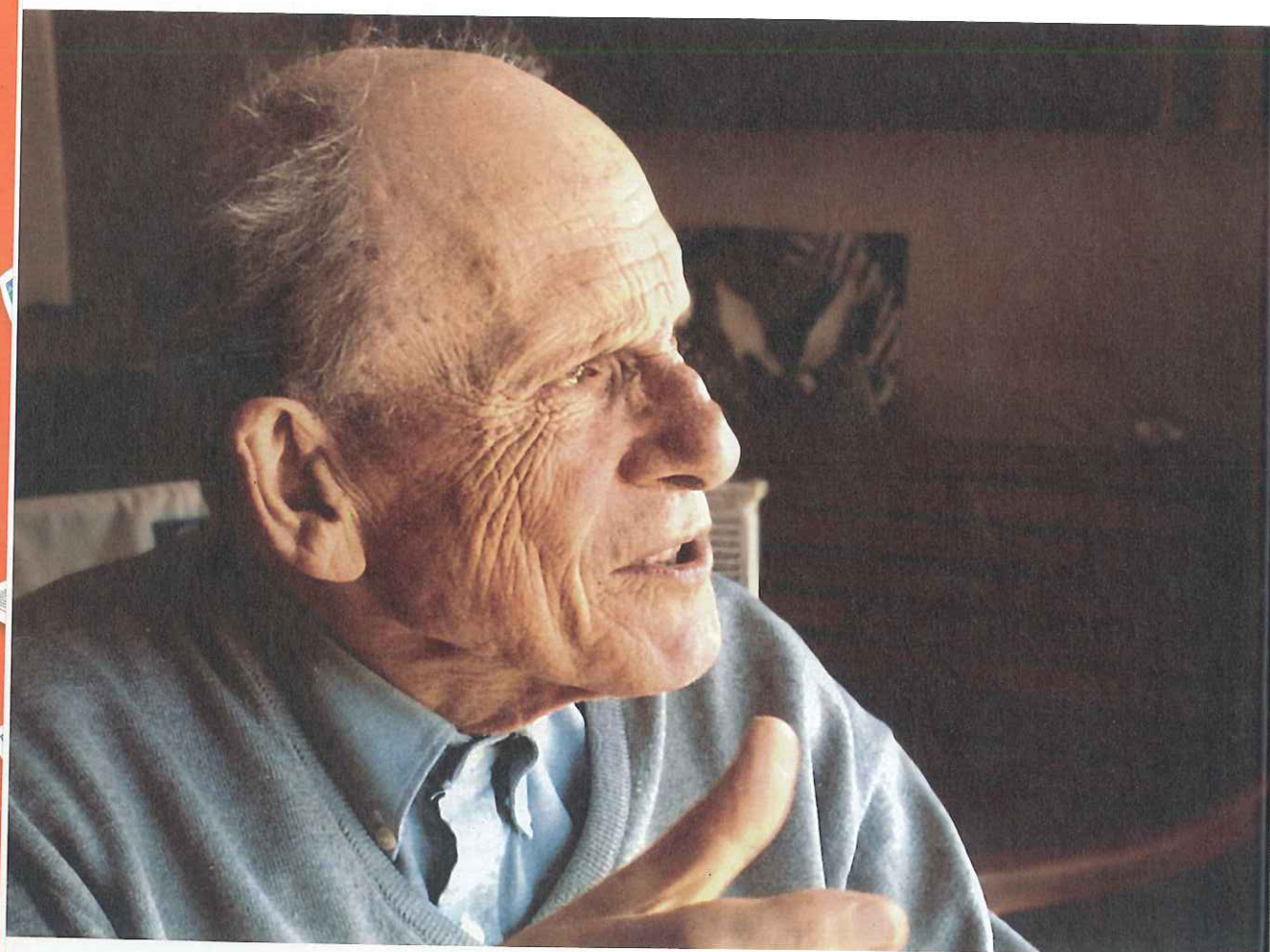


Jean Bastaire est un être rare, cher au cœur de notre revue. Intellectuel chrétien, grand connaisseur de Charles Péguy, il est aussi un écologiste fervent. Auteur de nombreux ouvrages, il a écrit dans la revue Esprit de 1950 à 1975.



© CATHERINE SINCLAIR - TOUS DROITS RÉSERVÉS

JEAN BASTAIRE

Le temps des papes verts

Qui se souvient du voyage de Jean-Paul II à Assise, la ville de Saint-François, patron des écologistes ? L'événement est passé inaperçu mais il a nourri l'engagement de chrétiens engagés, dont Jean Bastaire, intellectuel catholique de grande renommée. Revenant sur une vie bien remplie, il pose cette question essentielle : pourquoi les églises chrétiennes n'ont-elles pas encore pris le tournant de l'écologie ?

Les Cahiers : Comment êtes-vous « entré » en écologie ?

JEAN BASTAIRE : Je crois que j'ai toujours aimé la nature. Il y a chez moi une vraie propension à l'esprit franciscain. Mais ce qui m'a vraiment fait entrer dans cette réflexion, c'est mon cheminement avec Hélène, qui deviendra mon épouse (1). Elle a un sens des choses plus concret que moi. Comme médecin, elle s'est rapidement senti concernée par les questions de l'alimentation, de l'agriculture. De la défense des animaux également, avec une grande sensibilité à toutes les dimensions de la Création. En 1969, il y a quarante ans, elle prenait sa carte au WWF. Premier engagement qui sera suivi de nombreux autres.

C'est quand même étonnant pour un médecin, à cette époque, de faire le lien avec les questions écologiques, non ?

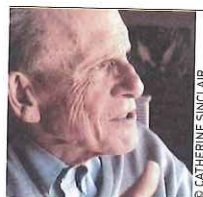
C'est vrai que c'était encore rare. Mais elle a été très active, notamment à partir d'une réflexion sur les questions diététiques. ►

► Alors que sa propre santé restait fragile, elle s'était mise en tête de s'engager pour la cause d'animaux en voie de disparition. Par exemple, après avoir entendu Pierre Pfeiffer, pour la défense des grands éléphants. On ne l'appelait pas encore ainsi, mais Hélène était très soucieuse du devenir de la « biodiversité ». Elle était de toutes les campagnes de mobilisation, notamment aussi avec Greenpeace.

Ce n'était pas une simple question de protection des animaux, comme ce que faisait la SPA. C'était les milieux naturels eux-mêmes, avec leurs hôtes, qui devaient être défendus.

Et vous dans tout cela ?

Eh bien, moi qui suis plutôt un intellectuel, à ses côtés je découvrais toutes ces urgences. Sur un plan personnel, lorsque je me suis converti au christianisme, vers vingt ans, c'est aussi parce que j'y rencon-



© CATHERINE SINCLAIR

« Hélène était très soucieuse du devenir de la "biodiversité". Elle était de toutes les campagnes de mobilisation, notamment aussi avec Greenpeace. »

trais avec joie un sens de la « chair » du monde, du « terreux » qui me fascinait. C'est ce qui me marque aujourd'hui encore chez un auteur comme Péguy et sa théologie de l'incarnation. Une théologie qui n'évoque pas seulement un Dieu qui prend « chair » dans l'humain. Mais aussi, par extension et dans une autre mesure, dans le cosmos tout entier. C'est ce que me fait aussi toucher du doigt la lecture de Teilhard de Chardin. Ainsi donc, avec un temps de retard, je cheminais avec mon épouse dans sa façon de servir le Christ « incarné » dans ce monde.

Est-ce de là que vous vient votre spiritualité très franciscaine ?

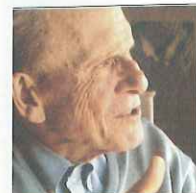
Ce sont des circonstances diverses qui nous ont mené à cela. D'abord, cela fait des années que j'habite au-dessus d'un ancien couvent de frères capucins, qui sont de spiritualité franciscaine, et dont j'ai connu plusieurs membres. Mais toujours avec cet étonnement qui ne m'a pas quitté depuis de voir ô combien la thématique écologique reste étrangère à de nombreux religieux de cette famille religieuse, pourtant naturellement disposée à la saisir.

Bien sûr, en France comme ailleurs, on trouve des franciscains qui réfléchissent sur le sens de cette Création que Saint François d'Assise avait tant aimé. Éloi Leclerc (2) m'a confié travailler pour sa part à partir de l'affirmation du philosophe protestant Paul Ricoeur qui évoquait l'incontournable « unité de Création ».

Ces rencontres individuelles sont très consolantes. Mais elles sont aussi désolantes parce que justement très épiques. Par ailleurs, je reste marqué par un homme comme Leonardo Boff, qui, en Amérique du sud, au nom de sa foi et de la théologie de la libération dont il est un ardent défenseur, avait très directement fait un lien entre ce qui aliène l'humain et ce qui détruit l'environnement. Certes, son parcours personnel est un peu compliqué. Mais je reste émerveillé par quelques magnifiques pages de la biographie de François d'Assise qu'il a écrite.

Désolant dites vous, parce que ce souci écologique reste très épiques... Où est la difficulté selon vous ?

Nous sommes là sans doute au cœur des réticences courantes du monde chrétien sur les questions



© CATHERINE SINCLAIR

« Dans tout l'Orient chrétien, on retrouve aussi une forme de compassion semblable avec le vivant. Isaac le Syrien, au VII^e siècle, en est un bon exemple. »

environnementales. La plus récurrente, parmi les intellectuels chrétiens, est la peur de tomber dans des expressions « panthéistes ». Autrement dit, dans une vision où le divin serait dilué dans sa Création. Et dans ce cas, cette « fraternité cosmique » fait de toute créature une divinité, comme on le rencontre dans beaucoup de religions anciennes. Une conception que le christianisme a toujours refusée au nom même de sa foi en un Dieu unique.

Mais François d'Assise lui-même n'a-t-il pas chanté les créatures animales, végétales, cosmiques comme des « frères » et des « sœurs » dans la foi ?

Bien sûr. Moi qui suis agrégé d'italien, je ne cesse de m'émerveiller de l'audace du *Cantique des Créatures* qui est aussi un des premiers grands monuments de la littérature italienne médiévale. Certes, on peut lire ce texte comme une expression poétique, mais

cela m'exaspère profondément quand on le réduit à cela. Et malheureusement, on retrouve assez souvent cette tendance dans la famille franciscaine elle-même, aujourd'hui encore.

Mais la sensibilité du Poverello est-elle une exception dans le monde chrétien ?

Mais pas du tout, justement. Il n'a rien inventé, en tant que tel. Cette fraternité avec les forces du vivant et de la nature est déclinée chez bien d'autres auteurs chrétiens plus anciens.

Gérasime, par exemple, un moine du désert d'Égypte, comme beaucoup de ses collègues ermites, était en fraternité avec la nature. On voit encore sur les chapiteaux de certaines de nos églises l'épisode devenu fameux du lion venu lui rendre hommage sur sa tombe, à sa mort.

On peut citer aussi les moines évangélistes irlandais. De nombreux récits, qui ne sont pas simplement hagiographiques, témoignent de leur proximité avec la nature environnante. Dans tout l'Orient chrétien, on retrouve aussi une forme de compassion semblable avec le vivant. Isaac le Syrien, au VII^e siècle, en est un bon exemple.

Et pourtant, ils n'étaient pas « panthéistes » ?

Non, simplement fidèles à la tradition biblique qui n'assimile pas Dieu à ses créatures. Cette tradition annonce davantage une compréhension « panthéiste » de la nature. C'est-à-dire qu'elle reconnaît une présence de Dieu dans toutes les créatures qui en tirent leur beauté et leur liberté. Mais sans confusion.

De là, les nombreux exemples de prières et de louanges adressées aux merveilles de la Création : à travers elles, c'est le Créateur qui est honoré. Et cette louange, confiée singulièrement à la créature humaine, se révèle être un ultime acte de liberté.

On a beaucoup reproché au livre de la Genèse, qui ouvre la Bible, d'inviter l'homme à « posséder et dominer » sa terre.

« Posséder » ? Non, ça c'est plutôt Descartes. Quant à la maîtrise, il ne faut pas oublier que le texte biblique met directement en lien le pouvoir confié à l'humain et son invitation à demeurer dans la « ressemblance » à son Dieu. Or, c'est justement cette ressemblance ►

► que l'homme oublie d'assumer et qui l'égare. Il est un gérant, un gardien de la Création. Un maître ? Oui, mais dans le sens du mot latin original, un *magister*, c'est-à-dire un éducateur.

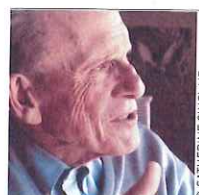
Venons-en à Jean-Paul II, qui vous a tant intéressé. Le 1^{er} janvier 1990, quelques semaines après la chute du mur de Berlin, il lançait un vibrant message consacré aux urgences écologiques. A-t-il été entendu ?

C'est un vieux cheval de bataille pour moi. On n'a pas assez montré à quel point ce pape polonais, dès les premiers jours de sa mission, a manifesté une vraie fibre écologiste. On raconte ainsi qu'à l'époque où il était encore archevêque, on pouvait déjà rencontrer un cercle d'écologie chrétienne à Cracovie. Par ailleurs, à la demande de mouvements écologistes chrétiens italiens, un des premiers gestes du nouveau pape fut de se rendre à Assise, un lieu qui lui était déjà cher, pour proclamer François d'Assise patron des écologistes. Je ne cesse de m'étonner que cette décision officielle ait eu si peu d'impact dans les milieux chrétiens. Jean-Paul II demandait notamment d'honorer davantage dans la célébration chrétienne cette merveilleuse Création. Une recommandation, qui, il faut bien le reconnaître, a été bien peu suivie par des faits.

Reste que Jean-Paul II va déployer tout au long de son pontificat un enseignement théologique très complet sur le rapport entre la Création et la foi chrétienne. Son modèle d'écologie chrétienne s'inspire de l'expérience de François d'Assise et des lumières de Saint Paul, qui dans son hymne au Colossiens par exemple, chante la récapitulation de « toutes » choses, humaines et non humaines, en Dieu. Tout au long de ses nombreux voyages, ce pape évoquera l'urgence d'une prise de conscience écologique... Mais qui s'en souvient ?

Les catholiques seraient-ils réticents à l'écologie ?

Les choses sont complexes, sans doute. Il y a eu aussi en France la difficulté que créait l'émergence d'une force politique écologiste, dont un certain nombre de principes allaient à l'encontre des valeurs chrétiennes traditionnelles. Mais, à l'inverse, j'ai été surpris il y a peu de temps, lors d'une conférence à l'université de Lausanne d'entendre Philippe Roch, ancien ministre suisse de l'environnement et ancien



© CATHERINE SINCLAIR

« Reste que Jean-Paul va déployer tout au long de son pontificat un enseignement théologique très complet sur le rapport entre la Création et la foi chrétienne. »

directeur du WWF, citer au terme de sa conférence, trois extraits de la pensée de Jean-Paul II.

Comment vous-mêmes vous êtes vous situés par exemple dans ces années d'émergence des écologistes politiques ?

Je crois me souvenir qu'avec Hélène, nous avons dû voter pour René Dumont aux élections présidentielles. Mais ce qui a surtout éclairé ma lanterne à ce moment-là, c'est la rencontre avec Ivan Illich. Il est pour moi une espèce de prophète dénonçant la démesure de ce qu'est devenue la société de consommation.

Dans ses célèbres ouvrages sur l'école, la voiture, la médecine, il mettait à jour notamment comment ces systèmes en croissance vivent, à un moment donné, une inversion même de leur efficacité. La prolifération d'un certain type de soins médicaux ou d'une certaine forme de science et de technologie aboutit,

au bout du compte, pour cet auteur, à la catastrophe que nous connaissons aujourd'hui. Des intuitions que je retrouvais aussi à la lecture des ouvrages de Jacques Ellul.

C'est donc cet « emballement » selon vous qui nous a mené à la situation actuelle ?

Sans aucun doute. Nous sommes au carrefour d'une crise écologique et d'une crise ecclésiale, qui ne sont pas sans rapport. Trop souvent encore, les communautés chrétiennes en France sont anxieuses du devenir de leur « boutique ». Elles ne réalisent pas la formidable opportunité que pourrait constituer l'ouverture aux enjeux écologiques pour elles. Si le sens de la charité chrétienne allie sens de la dignité humaine et souci de la misère de la planète, alors le christianisme a encore de beaux jours devant lui.

Le rendez-vous de Copenhague nous l'a rappelé : il y a urgence à agir et à changer.

Nous sommes plus que jamais sous le totalitarisme de l'argent. Ou mieux, d'un certain usage excessif de l'argent. Mon cher Péguy dit dans un de ses textes que nous sommes entrés dans « l'univers prostitutionnel de l'argent ». Parce que toute réalité est réduite à sa valeur marchande, désormais. D'où l'essor prodigieux du consumérisme contemporain. La consommation devient un but. Les désirs, transformés en besoin, développent l'appétit de possession. Et ainsi s'opère la dévoration du réel.

Votre dernier ouvrage, *Pour un Christ vert*, dénonce avec virulence l'état de notre système...

Je pars résolument en guerre contre ce monde de l'argent. L'expression la plus symptomatique, selon moi, est l'usage surabondant de la publicité qui est devenu un véritable instrument de conditionnement collectif à la consommation. Voilà bien une aliénation qui m'exaspère. Je prends un risque ici, parce que j'assume une analyse politique qui me sort de mon approche habituellement plus mystique.

Mais c'est aussi une manière pour moi de rappeler qu'être écologiste, ce n'est pas simplement être concerné par la préservation des grands équilibres naturels, mais c'est aussi défendre « férocement » le projet même de la Création divine. Le cheminement

d'un Patrice de Plunkett me paraît très significatif à cet égard, lui qui revendique désormais un « altermondialisme pontifical », à partir de textes vraiment révolutionnaires de Jean-Paul II et de Benoît XVI. Cela rend d'autant plus urgent pour l'Eglise catholique d'apprendre à exprimer ces textes audacieux dans un langage moins « curial » et plus mobilisateur pour les communautés chrétiennes.

Il reste donc une lueur d'espérance ?

Pour un chrétien, c'est le sens même de son engagement qui est un « devoir d'espérance », ou mieux une « passion d'espérance ». Je souffre encore des nombreux freins qui entravent les prises de conscience. Mais je crois aussi que l'on voit bien, désormais, la cause des crises contemporaines.

Et dans ce sens, je suis rempli d'espérance sur les temps à venir. Il y a ainsi une joie assez paradoxale. C'est ce que, avec Hélène, nous essayions de vivre : la pâque du Christ, c'est-à-dire ces expériences de passage qui font traverser la mort. Mais s'il y a de la mort, il y a bien plus encore une expérience concrète de résurrection. Pour moi, c'est très lumineux de voir les choses ainsi.

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE LANG

(1) Hélène et Jean Bastaire cosignent la majeure partie de leurs ouvrages. Hélène Bastaire est décédée en 1992.

(2) Auteur notamment d'un magnifique petit ouvrage de spiritualité franciscaine intitulé *Sagesse d'un pauvre*.

Quelques ouvrages de Jean Bastaire, parmi beaucoup d'autres...

Pour un Christ vert, Ed. Salvator, 2009.

Les gémissments de la création. Vingt textes sur l'écologie de Jean-Paul II, Ed. Parole et Silence, 2006.

Pour une écologie chrétienne, Hélène Bastaire et Jean Bastaire Ed. Cerf, 2004.

Lettre à François d'Assise sur la fraternité cosmique, Jean Bastaire et Hélène Bastaire, Ed. Parole et Silence, 2001.

Chiens du Seigneur : histoire chrétienne du chien, Hélène Bastaire et Jean Bastaire, Ed. Cerf, 2001.